

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 10

MONTREAL, 11 AOUT 1894

\$2.50 PAR ANNEE,
LE NUMERO 6 CTS



ETUDE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 AOUT 1894



Pour grimper au sommet de l'échelle sociale, il ne faut pas s'attarder longtemps à chaque échelon.

"Je savais que nous étions pour avoir des poulets," disait Lili à sa maman, "j'étais là quand papa a planté les œufs."

"Quelle mesquinerie ! s'écriait le condamné à mort. On me passe un journal où tous les feuilletons sont : à continuer, et je suis pendu demain !"

On nait journaliste, on ne le devient pas. Nous ne promettons pas l'immortalité à celui qui écrivait dernièrement : "La mariée a reçu comme cadeaux un superbe diamant et beaucoup d'autres objets en verre taillé."

Annonce d'un marchand de vin, parue dans les journaux de sa localité :

"Toutes les personnes qui boiront plus de quatre verres de mon excellente bière de Burton, seront reconduites gratuitement chez elles, en brouette même, si c'est nécessaire."

IL FAUT SAVOIR ATTENDRE

Un affamé d'honneurs consulte une somnambule :

—Soyez heureux, dit la devineresse, un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage.

—Quand donc ?

—Le jour de votre enterrement !

C'EST L'INTENTION QUI FAIT TOUT

À l'examen.—Echange d'injures :

—Comment enlèvez-vous au sucre... brut, sa couleur jaune... serin ?

—Par le noir... animal.

BON A SAVOIR

On sert le potage, un consommé qui a de l'œil. Tout en prenant la cuiller pour servir le potage, le maître de la maison dit à ses convives :

On a bien tort de dire que bonnet blanc et blanc bonnet c'est toujours la même chose. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai connu un nommé Poteau, qui est mort depuis quelques années déjà... Eh bien ! au risque de vous surprendre beaucoup, je crois pouvoir vous affirmer que feu Poteau et pot au-feu, ça ne se ressemble pas du tout.

LES AFFAIRES AVANT TOUT

Durapiat était à l'agonie.

—J'avais commandé trente sangsues, dit le docteur.

Le garde-malade répondit :

—Elles ont refusé de prendre !

Durapiat, entr'ouvrant un œil :

—Faudra pas les payer !

PAS LA MÊME CHOSE

—Traitez-vous les ivrognes, demande l'autre jour un pochard qui entre à l'asile de St-Benoit.

—Oui, mon ami, certainement, lui répond le portier.

—Dans ce cas, donnez-moi un verre de whisky, j'en suis un.

LE LANGAGE DE L'HABIT

EN FLIRTATION

L'empreinte d'un pied sur la queue de son habit veut dire : "J'ai vu ton père."

EN DÉSESPOIR DE CAUSE

Maud.—Que vas tu faire maintenant que pauvre Soyoux est mort ?

Sibille (pleurant la perte de son chien favori). —Je ne sais pas ; je crois que je vais me marier.

LA BÊTISE HUMAINE



Jobard (lisant la prescription).—Faites dissoudre une des poudres dans un verre d'eau et l'autre dans un autre verre d'eau ; puis mêlez le contenu des deux verres et buvez"... L'imbécile ! Il n'a pas dit quelle poudre faire dissoudre la première !

UN BON MOYEN

—Comment corriger ma femme de cette tendance à exagérer ?

—Fais-lui dire son âge, reprend un ami.

SI FEMME SAVAIT

—Comment, Marie, vous vous voilà revenue à notre service, demandait la dame de la maison à une ancienne servante. Il me semblait que vous étiez partie pour vous marier ?

—C'est vrai, et même que j'ai une servante ; mais je m'ennuyais de ne plus être la maîtresse.

UN VRAI BON INDIEN

Le patient.—Docteur, je ne crains pas de mourir ; mais que j'ai donc peur d'être enterré vivant.

Le médecin (d'un air encourageant).—Que ça ne vous trouble pas ; je verrai à cela.

LE BONHEUR A DEUX



(Au théâtre.)

I
Lorenzo.—Qu'est ce qu'il y a donc ?

II

Atala.—Regarde toi-même !

PINCÉE

—Ma tante, qu'est-ce qu'il faut faire pour faire passer la démangeaison que j'éprouve par tout le visage, demandait une jeune fille en regardant partir son fiancé ?

—Presque rien, ma fille ; demande-lui de se couper la mouche.

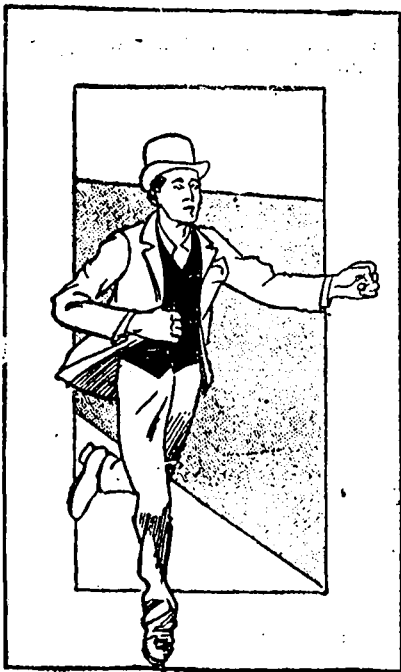
TROP EXIGEANT

Le tramp.—Voulez-vous faire la charité à un pauvre malheureux ?

Le monsieur.—Un gaillard gros et gras comme vous devrait avoir honte de mendier !

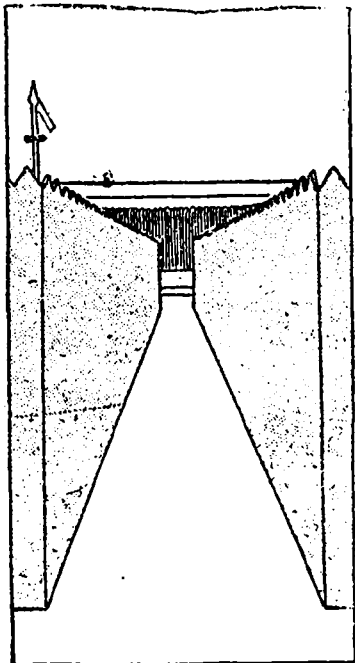
Le tramp.—Ah ! ça ! Pensez-vous qu'on va se donner la consommation galopante pour vous faire plaisir ?

COMMENT ON PERD SES SITUATIONS



I

—Dix minutes pour le dernier train ! s'était écrié Palsimbert. Et le patron a absolument besoin de moi demain matin !



II

L'entrée de la gère.



III

—Est-ce bien ici ? se disait la dame. J'en doute.

PASSÉ

Où donc est-il ? Où donc est-elle ?
Hélas ! ils s'aimaient pourtant bien !
Le temps, qui ne respecte rien,
A tout emporté sur son aile !

Rêves, serments de constance éternelle,
Propos d'amour qu'on échangeait le soir,
Baisers brûlants, promesses de se voir,
Et de rester l'un à l'autre fidèle.

Où tout cela s'est-il donc envolé ?
De leur amour, je cherche en vain la trace.
J'en interroge en vain l'oiseau qui passe
Ou bien le vent qui gémit, désolé.

Nul ne répond. La nature discrète
Tient ce mystère et ne le trahit pas.
Une voix seule en moi dit : " O poète !
" Toujours de même il en est ici-bas ! "

Et par degrés, au fond des rêveries,
En m'absorbant, je songe tristement...
Tout est pareil aux fleurettes cueillies
Qui dans la main passe en un moment !

Où donc est-il ? Où donc est-elle ?
Hélas ! ils s'aimaient pourtant bien !
Le temps, qui ne respecte rien,
A tout emporté sur son aile !

JULES FAGNANT.

LA PATRIE DU GARDE-CHASSE

(Pour le SAMEDI)

Quand il apprit — lui, le glorieux vétéran des guerres d'Allemagne—que des troupes étrangères, des Prussiens allaient camper en conquérants dans cette belle forêt de Lorraine dont il avait la garde, une telle colère le prit—faite de honte et de rage —qu'il en fût plus inabordable encore qu'à l'ordinaire !

Deux jours après les nouvelles de l'invasion, quand il eut bien médité—solitaire et sombre, il alla faire ses adieux à son unique parent, son jeune frère, et, lui donnant son fidèle chien de garde : " Petit, lui dit-il, je te confie le seul être qui—avec toi—m'ait jamais aimé !—Maintenant, quitte bien vite ce pays où les repréailles des Prussiens t'attendent—car, je le sens, je vais faire un malheur "...

Le lendemain, les ulhans d'avant-garde ontraient dans la forêt. Exténués par un marche de quinze lieues, les Prussiens campèrent dès la première clairière.—Le garde-chasse les vit abatre brutalement ses plus beaux arbres pour le feu de leurs bivouacs, mais, cependant,—malgré son indicible fureur—il eut la force de ne pas se montrer... Il comprenait, en effet, que—de son sang-froid — dépendait tout autre chose que la garde d'une forêt, la défensio même de la Patrie !

Mais, aussi,—la nuit venue—quand tout dormit dans le camp prussien, comme les sentinelles elles-mêmes—exténuées comme leurs camarades —sommolaient, inattentives, le garde-chasse put, inaperçu, faire lentement le tour de la clairière—semant derrière lui l'incendie...

Le feu prit si rapidement que le camp ennemi —"alarme trop tard donnée—se trouva soudainement enveloppé d'un rideau infranchissable de flammes !

Les chevaux affolés des ulhans piétinaient les cadavres calcinés, achevant leurs cavaliers qu'asphyxiait déjà l'âcre fumée lourde des sapins en feu...

Quand le jour se leva, il ne restait plus un seul Prussien dans la clairière —mais, non plus aussi, un seul arbre dans la belle forêt !

Aussi, le garde-chasse, voyant anéanti ce bois qui avait été pour lui une " petite patrie ", jugea que sa vie était finie, et—sombre comme toujours —se jeta dans la Moselle qui passait...

JULES BONGRAND,

Correspondant Parisien du "SAMEDI"



IV

Se... Scapristi, madame ! ... s'écria Palsimbert, avec explosion.



V

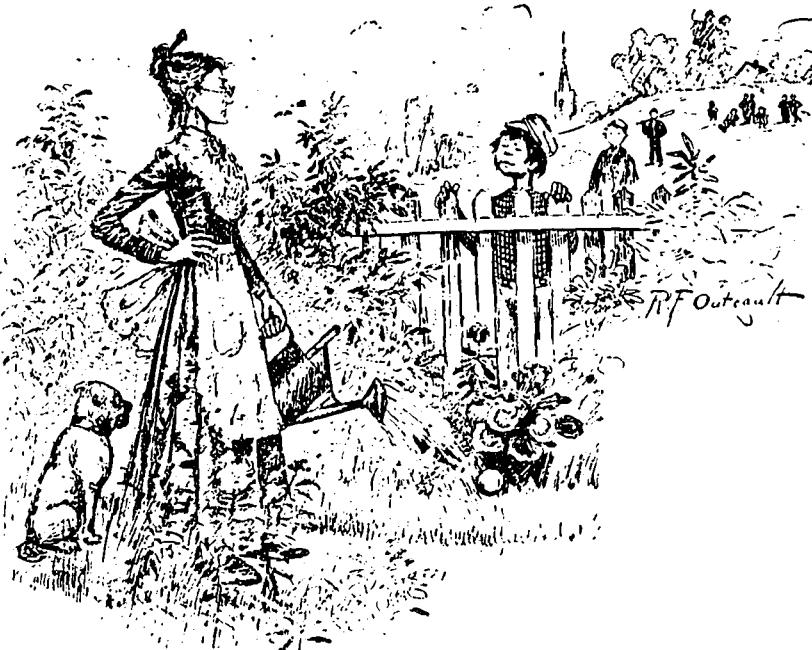
...une tortue vous baltrait à la course !



VI

Où : là, là ! Le train parti : et seul en face de la femme du patron.

DIPLOMATIE



Le gamin, à la recherche de la balle.—Voulez-vous, madame? Les polissons de là-bas ont lancé une balle dans votre parterre. Si vous me la donnez, je m'engage à les dénoncer à la police; je connais leurs noms.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

L'écrivain X... disait, hier, à un journaliste de ses amis :

—Je voudrais faire un travail qui ne fût pas banal, que personne ne songe à faire.

—C'est bien simple, faites votre éloge.

En revenant de l'enterrement :

Le tambour des pompiers, parlant à son capitaine :

—On peut dire que feu not' maire en laisse des regrets!

—Mais non, puisque l'adjoint a dit qu'il les emportait tous avec lui. T'as pourtant bien entendu.

On demandait à un dentiste que son fils secondait dans l'exercice de sa profession :

—Eh bien! comment va-t-il, le jeune homme?

—Pas mal!... Il commence... mais il n'a pas encore l'art d'exciter le client... Ainsi, moi, je fais trente francs dans une bouche où il fait cent sous!

Scène de famille.

—Tu ne sais pas, maman, M. X... m'a demandé ma main, et je lui ai promis de l'épouser.

—Tu es folle, M. X... n'a pas le sou et n'aura rien avant la mort du grand père.

—Mais le M. X... dont je parle, maman, c'est le grand-père.

—Tu es un ange!

En cour d'assises :

Le président au témoin :

—Vous avez vu l'accusé quand il a tiré les coups de revolver?

Le témoin.—Oui, je l'ai vu.

—A quelle distance vous trouviez-vous de lui?

—Quand il a tiré le premier coup, j'étais à cinq pas de lui.

—Et lorsqu'il a tiré le second coup?

—Au second coup, il pouvait bien y avoir 500 mètres.

Au restaurant :

Le maître d'hôtel va de table en table recueillir les commandes.

—Et comme vin, Monsieur?

1^{er} Client.—Une bouteille de Bordeaux ordinaire.

2^e Client.—Une bouteille de Saint-Estèphe!

3^e Client.—Une bouteille de Pomard!

Une minute après, par la porte imprudemment entr'ouverte, toute l'assistance entend avec stupeur retentir à l'office ces mots :

—Calixte! Trois bouteilles de rouge!!!

A table, en famille.

—Allons, bébé, mange ta soupe!

—J'peux pas!

—On peut toujours ce qu'on veut.

—Oui, mais j'veux pas!

Entendu sur la route de Monts à Artannes :

—M'sieu Gervais?

—Qué qu'y a?

—Voulez vous me prêter vot' cheval?

—Mais oui, mon garçon.

—J'vous le rendrai c' soir.

—Bon.

—Qué qu' vous m'donnerez pour vous le r'conduire?..

M. de Calinaux, député.

—Quel nom était sur votre bulletin?

lui de mande, au retour de Versailles, un de ses collègues, ami très intime.

—Je ne sais pas. C'était un scrutin secret.

Le maire termine les compliments d'usage aux époux. Il est si ému que sa langue fourche un peu, et il dit :

—Allez, mes enfants, vous êtes punis.

Un Limousin parlant des villes de son pays prononçait : Rochouart.

Son interlocuteur le reprend et lui dit, Rochechoir par exemple?

—Ah! ça! riposte le Limousin, est-ce qu'on dit mouchechoir?

Souvenir de la mobilisation.

Le colonel interroge un officier de réserve :

—Qu'est-ce que vous faites, dans le civil?

—Mon colonel, je suis employé au Mont de Piété.

—Parfait. Vous serez chargé spécialement du service des reconnaissances.

Calino raconte à un ami les ennuis de son dernier voyage.

—Figurez-vous que, dans le wagon je m'étais placé près d'une portière dont la vitre ne pouvait pas se relever, ce qui fait que je recevais tout le temps le vent dans la figure.

—Il fallait changer de place.

—Avec qui? J'étais seul dans le compartiment.

Les épitaphes ne sont pas toujours tristes.

En voici la preuve :

O ma femme, ô mon Octavie,
Objet de mon éternel deuil,
A mon amour trop tôt ravie,
Repose en paix dans ton cercueil.

Repose en ta bière de chêne ;
S'il n'était si gros, ton Eugène
A tes côtés voudrait dormir...
Mais, tu sais, où il y a d'la gêne,
Cher ange, il n'y a pas de plaisir!

Registre des décès à l'état civil de la petite commune de R...

"Z... vingt-neuf jours, sans profession, CÉLI-BATAIRE."

Enseigne de charcutier copiée dans la banlieue :

SIMON

Tue les cochons comme son père

Extrait d'un livret militaire :

"Quatre jours de salle de police. Etant à la queue d'une colonne, a tenté de prendre celle d'une vache qui passait."

—Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous mariâtes?

—Je ne sais plus au juste, chère comtesse, mais sûrement, ce n'était pas l'âge de raison.

A un repas de nocce, la mère de la mariée se vante de ce que, dans sa famille, tout le monde est mort très vieux.

—Diantre! s'écrie le gendre, vous ne m'aviez pas prévenu de cela!

Les primeurs :

Aux Halles, Rapineau marchande une botte d'asperges.

—Combien?

—Douze francs.

—Comment, douze francs?... Une botte... Elle a donc un éperon d'or?

Ecole mutuelle :

—C'est toujours l'inférieur qui souffre le plus des défauts du supérieur. Mademoiselle Yvonne, voulez-vous me donner un exemple?

—Par exemple, chez les gens qui ont la vue faible, c'est toujours le nez qui supporte les lunettes!

Deux employés du ministère causent de la crise :

—Décidément, mon cher, il faut plaindre les gouvernants dans notre pays... Tous les Français naissent avec l'esprit d'opposition.

—Hélas!... les huissiers surtout : mes appointements en savent quelque chose.

PLUSIEURS CORDES A SON ARC

Le maître.—François, tu as pris du vin dans cette bouteille, puis tu y as mis de l'eau afin que je ne m'en aperçoive pas. De fait, te voilà ivre.

François.—Ah! monsieur, je vous assure que vous êtes dans l'erreur.

Le maître.—Pas possible! Avec la binette que tu as là?

François.—Parole d'honneur. D'abord, je ne bois jamais de vin. Puis quand j'en bois, je ne le remplace jamais par de l'eau. Ensuite, quand j'y mets de l'eau, j'y ajoute du whisky, afin qu'il reste aussi fort qu'avant. Vous voyez bien que je n'ai pas bu cette bouteille.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

CONSEILS AUX FUMEURS



! Ne tenez jamais votre pipe au milieu de la bouche,...



II ... parce que vous pouvez mettre vos amis sous une fausse impression.

PUNITION BIEN MÉRITÉE

Paul.—Maman, donne-moi encore un peu de confitures, dis ?

La mère.—Tu en as eu deux fois ; c'est assez !

Paul.—Plus qu'une petite fois !

Pour toute réponse, la mère reprend le compotier et se levant pour le serrer heurte du front la porte du buffet.

Paul.—Ah ? tu vois ! Tu n'as pas voulu m'en donner, et le bon Dieu t'a punie.

PAR LE MÊME PROCÉDÉ

Le chef de la maison à son épouse.—Femme, il y a longtemps que j'y pense, je vais faire tuer le chien aujourd'hui.

Lili, intervenant.—Pourquoi donc, papa, tuer le chien ?

Le papa.—Parce qu'il est trop vieux.

Lili.—Mais alors, papa, pourquoi ne faites-vous pas tuer ma tante Josephite aussi ?

LES BONS BILLS

Dans les couloirs du Parlement :

—Etes-vous pour mon bill, demande un agent parlementaire à un député.

Le législateur.—Décidément non, votre bill est un vol organisé.

L'agent.—Oh ! nous ne nous comprenons pas. Je parle de ce bill de cent piastres.

Le législateur (l'examinateur).—Mais, c'est un bon bill, celui-là, je voterai pour.

LES EXILS DE LA PLAGE



L'ARRIVÉE DU FACTEUR.

IDYLLE

Vous plairait-il, mademoiselle,
De nous envoler tous les deux
Vers la rivière aux reflets bleus,
Pour faire un tour dans ma nacelle.

Le ciel, dont la beauté m'inspire,
Lutte d'azur avec vos yeux,
Et dans les flots de vos cheveux
Se joue un odorant zéphire.

L'air est pur comme un doux regard,
Le soleil rit à la nature ;
Les fleurs, la brise, la verdure,
L'amour, tout invite au départ.

Qu'il doit être bon d'égarer
Ses pas sous la fraîche ramée,
Avec sa pâle bien-aimée
De courir dans l'étroit sentier,

Ou de rêver sur la colline
Qu'ombragent les grands peupliers,
Dont la tête bruit et s'incline
Au gré des souffles printaniers !

Du côté riant où les frênes,
Penchant leurs cimes sur les eaux,
Tressent en amoureux arceaux
Leur feuillage aux fraîches haleines ;

A l'endroit où le vent balance
Tout un monde de nids joyeux,
Où le pinson mélodieux
Chante sa plus tendre romance.

Nous suivrons d'une molle allure
Tous les caprices du ruisseau,
Savourant la fraîcheur de l'eau
Et les odeurs de la verdure.

Là je vous conterai la peine
Qui nuit et jour gonfle mon cœur,
Depuis que j'ai vu la splendeur
De votre beauté souveraine.

J'éveillerai l'écho sonore
Qui sommeille dans le vallon,
En lui jetant le si doux nom
De celle que mon cœur adore.

Dans un retrait, près du rivage,
Je sais un joli cabaret
Qui se cache, asile discret,
Derrière un rideau de feuillage.

Blanche et rose, la maisonnette
Semble sourire aux amoureux :
C'est là que nous irons tous deux
Gaiement dîner en tête-à-tête.

Sous les abris verts des tonnelles,
Parmi les senteurs du jasmin,
Tandis que sur le toit voisin
Roucouleront les tourterelles.

Et nous boirons, ma toute belle,
Avec transport, au jour béni
Qui nous rassemble en ce doux nid,
Comme un couple d'oiseaux fidèle ;

A la brise, au ciel, aux splendeurs
Du soir, à l'onde qui murmure,
A la généreuse nature,
Qui nous enivre de ses fleurs.

Et nous boirons, l'âme ravie,
A votre grâce, à vos beaux yeux,
A l'amour, trésor précieux,
Qui fait trouver bonne la vie.

Puis, quand la nuit tendra ses voiles,
Nous fuirons, laissant à van l'eau
Notre amour et notre bateau,
Au gré du vent, sous les étoiles.

Alors je pourrai, — n'est-ce pas ?
Prendre votre main dans la mienne,
Pour qu'à jamais il me souvienne
De cet instant vécu là bas ;

Pour que mon rêve de bonheur
Dans une extase se fuisse,
Comme un ange consolateur
Pour que mon âme vous bénisse :

Pour que je garde ineffacée
Votre image qui m'enivra,
Douce fleur qui parfumerait
Toujours et toujours ma pensée !

ERNEST PÉRIGAUD

DIFFICILE A DIRE

Jeune Américain.—Quel est votre père, Mabel ?
Mabel.—En vérité, je ne le sais pas. Ma mère a divorcé avant ma naissance et était remariée quand je suis venue au monde. C'est son troisième mari qui m'a fait instruire, et je porte le nom du quatrième.

NOUVEAU SAINT

Les mots de pochard sont inépuisables.
Tom.—Est-ce que ça te ferait plaisir d'avoir une place de saint dans le paradis ?
Le vieux sauteur.—Fichtre oui.
Tom.—Quel saint que tu voudrais être ?
Le vieux sauteur.—Saint Ivre.

TORT IRRÉPARABLE

Sam (avec aigreur).— Cette femme m'a fait le plus grand tort qu'un homme puisse éprouver, en me donnant sa parole qu'elle m'épouserait et...
Henri.—Elle y a manqué ?
Sam.—Non, elle l'a tenu et m'a forcé à tenir la mienne.

EDEN MUSÉE

Le programme de cette semaine est des plus attrayants. — Ombres chinoises, comédie-vaudeville, et Morise, le chantre favori par excellence.
 Le misérable assassin du président Carnot, condamné à être guillotiné, subira sa peine sous peu. Le jour qu'il sera exécuté à Lyon, les directeurs de l'Eden Musée, avec l'esprit d'entreprise qui les caractérise, se proposent de répéter ici ce drame sanglant dans tous ses lugubres détails. Il y aura ce jour-là, à l'Eden Musée, une véritable guillotine, et quelques minutes après que la tête de Santo sera tombée sous la hache du bourreau, la même scène se répètera à l'Eden, avec la

plus grande vérité dans tous ses horribles détails. Ce jour-là l'Eden Musée ne pourra contenir la foule immense qui s'y portera pour être témoin d'une exécution, inconnue jusqu'à ce jour à Montréal.

LES SURPRISES DE LA TABLE D'HOTE



Excusez-moi, mademoiselle. Comme j'ai oublié mes lunettes, voulez-vous me dire s'il reste quelque chose de ce menu que j'ai oublié de manger ?

FRAICHEUR GARANTIE



Le monsieur en vacances.—Vous me donnerez des œufs sur toast ; mais, vous savez, là, frais.
La servante.—Très bien, monsieur. Je vais d'abord rôtir le pain, puis je ferai pondre la poule dessus.

PAS DE DANGER

En descendant d'un pullman à la hâte :
Mère ancienne.—Clara est si évaporée. J'ai peur qu'elle ne tombe.
Le père.—Ne crains pas, les conducteurs de chars n'ont jamais laissé tomber une jolie fille.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE ROYAL

Les habitués du Théâtre Royal, dont le nombre est légion, apprendront avec plaisir la réouverture de ce charmant lieu d'amusement lundi prochain.

Pendant le temps des vacances, rien n'a été épargné pour ajouter au confort et au bien-être des spectateurs. Les vieux tapis ont été complètement renouvelés, et les décors remis à neuf à très grands frais.

La saison, inaugurée lundi prochain avec un éclat inaccoutumé, durera quarante semaines.

La grande pièce de résistance est le beau drame à spectacle, intitulée "She", dont les journaux américains font les plus grands éloges.

L'administration nous promet toute une série de pièces nouvelles et des plus émouvantes, et l'on sait qu'au Théâtre Royal promettre, c'est tenir.

Nul doute que ce théâtre, populaire entre tous, recevra le même encouragement que pendant les années passées. Rendez-vous donc en foule lundi prochain.

LE QUEEN'S THÉÂTRE

ouvrira ses portes lundi, le 20 courant, avec "Jane", une comédie des plus désopilantes. Cette charmante comédie a déjà été jouée à Montréal, mais tous voudront l'entendre de nouveau, et nous devons féliciter l'administration du choix d'une aussi belle pièce pour inaugurer la saison.

Une rivalité toujours croissante semble régner entre nos gérants de théâtre, au grand bénéfice du public, et le Queen's semble, plus que jamais, déterminé à tenir le premier rang ; aussi nous promet-il des représentations hors ligne, cette année.

DENT POUR DENT



Le journaliste.—Vous n'allez pas croire que je vais prendre ce panier de mauvais légumes pour votre abonnement à la *Clarinet* hebdomadaire ?
Le fermier.—A votre place, je l'accepterais. C'est le succès que j'ai eu à suivre les conseils que vous donnez sur l'horticulture.

PAUVRE PAPILLON

Ivre de grand air et de liberté, superbe dans son orgueil insouciant, un papillon promenait ses riches ailes brunes pointées d'or le long des haies fleuries et parfumées.

Il semblait infatigable dans ses vols incertains, sans cesse interrompus par des pauses courtes et capricieuses, précédées de folles courses vers les buissons verts et les herbes tremblantes.

Puis soudain, las de ces mille caprices, notre papillon demandait à la fleur languissante son sein pour s'y reposer.

Alors, on pouvait le voir se balancer doucement, comme absorbé dans de douces rêveries lui montrant, sous un immense ciel bleu, des plaines infinies avec des fleurs, beaucoup de fleurs...

Et il s'oubliait, le frêle audacieux et, grisé de ses songes, perdu dans un panorama de splendides couleurs, de parfums délicieux, il ne pensait plus à sa liberté qu'il laissait sans défense.

**

Un charmant bambin rose, à demi caché par le feuillage, admirait les jolies ailes de l'imprudent rêveur.

La bouche et les yeux grand ouverts, les mains unies comme pour la prière, il restait plongé dans une extase admirative. Puis, peu à peu, l'idée de la possession vint sournoisement, en catimini, emplir le cerveau du jeune enfant.

« Oh ! s'exclama-t-il, l'admirable papillon ! Les « plus belles fleurs pâlissent auprès de ses ailes « brunes étoilées d'or. »

Alors l'enfant, plein de ruse, avec des précautions infinies—qui l'eût cru capable d'un tel art ? —s'avança mystérieusement, allongea le bras et saisit les ailes de l'infortuné papillon.

Et l'imprudent songeur, malgré ses efforts héroïques, fut enfermé dans un élégant panier d'osier.

**

« Le vagabond de l'air » s'agitait avec désespoir dans sa prison dans les parois—ô ironie !—tambourinaient le soleil en mille parcelles dorées et tentatrices.

Exaspéré, fou de douleur, le prisonnier tenta de reconquérir sa liberté perdue.

Comment avait-il pu oublier que les buissons et les haies cachent parfois des monstres nuisibles et malfaisants ?

En proie aux plus noirs regrets, le prisonnier tomba peu à peu sous la domination d'un étrange sommeil peuplé de cauchemars qui faisaient, de temps à autre, frémir ses belles ailes déjà abîmées...

**

A son réveil, il constata qu'il avait changé de prison et, pendant une seconde,—bien petite hélas !—il eut une délicieuse impression. Autour de lui des fleurs magnifiques, pour lui encore inconnues, semblaient l'appeler.

Ivre de joie, il s'élança, voulant les toucher une à une ; mais, erreur cruelle, elles étaient de papier point !

Il s'était heurté sur la tapisserie de la chambre où il était emprisonné.

Et bientôt une découverte horrible le secoua de frissons convulsifs. En parcourant sa prison, le papillon avait aperçu, devant lui, rangés méthodiquement et au nombre de vingt, ses semblables dont le corps était traversé par des épines enfoncées dans un immense carton.

Tout de suite, parmi les victimes, le papillon reconnut quatre de ses camarades avec lesquels il avait joué autrefois et une profonde horreur s'empara de lui.

Mais, comprenant que le même sort lui était sans doute réservé, il trouva de nouvelles forces et de nouveaux désirs pour tenter une évadition.

Fiévreusement, avec une hâte craintive, le malheureux explora ce domaine dont le ciel était gris et les fleurs en papier.

Tout à coup, il se crut sauvé.

Devant lui, superbe, souriant, il vit le ciel bleu !

Il s'élança, voulant partir... et

Il s'abîma inutilement les ailes contre les murs de sa cellule puis, découragé, las, se coucha tout endolori, tout pantelant.

Des pensées douloureuses l'assaillirent bientôt. Ah ! c'était bien fini maintenant, fini ! fini !...

Il était condamné à mourir en esclave ; seul, tout seul, sans consolation, sans espoir !

Adieu les folles courses sous l'azur velouté ! Adieu les jolies et aimantes fleurs ! Adieu le beau soleil, la vaste campagne ! Adieu la liberté, la vie !

Oh l'insensé ! le misérable insensé !

Il ressentit un choc épouvantable qui le fit rouler, meurtri, sur le plancher.

L'obstacle, pour lui invisible, n'était autre que la vitre d'une fenêtre entr'ouverte.

Mais le prisonnier, malgré sa douleur, recommença ses tentatives. Il rôda autour de la fenêtre et, enfin, il trouva un passage qui lui permit de fuir sa prison...

**

Etourdi, tout d'abord, de se sentir à l'air, le papillon vola assez maladroitement, de ci, de là, encore incéces.

Mais il se remit vite, et tout heureux, plein d'espoir pour le lendemain, notre fou se croyant devenu sage, fendit l'espace, alla... alla... cherchant la campagne.

Hélas ! des douleurs intolérables l'assaillirent bientôt ; ses forces bien éprouvées diminuèrent.

Il comprit, avec angoisse, qu'il ne reverrait plus son « là-bas » tant aimé.

Eh quoi ! la leçon n'avait elle pas été assez cruelle ? Allait-il maintenant, et après tant d'efforts, se laisser choir sur ces toits noirs, dans la gueule toujours ouverte de ces menaçantes cheminées qui lui inspiraient tant d'effroi ?

Alors un vague parfum attira le pauvre papillon vers un joli jardinet où une fleur compatissante, une immense fleur de lis, lui offrit son sein pour mourir.

Il s'y réfugia expirant, pendant qu'une feuille s'inclinait doucement pour verser sur lui sa goutte de rosée et qu'un rossignol, perché sur une branche voisine, chantait une chanson mélancolique—sa plus mélancolique peut-être !

H. CASCARINO.

CHACUN SA MANIERE DE VOIR

Madame, à sa bonne.—Mina, que feriez-vous, si vous saviez jouer du piano comme moi ?

Mina.—Je prendrais des leçons.

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

DANGER IMMINENT



L'employé des postes.—Il y a eu erreur. Votre lettre est allée à St-Jean, Nouveau-Brunswick, au lieu de St-Jean, P. Q.

L'étranger.—Mais alors, elle est perdue.

L'employé.—Pas du tout ; personne ne peut la retirer, que vous.

L'étranger.—Mais on peut la remettre à quelqu'un qui porte mon nom ?

L'employé.—Quel est votre nom ?

L'étranger.—Eusilicus Ozretzkollsky.

UNE JOUISSANCE DE MOINS



La grande sœur.— Pourquoi pleurais-tu ?
Toto.— Parce que je n'ai pas de plaisir comme les autres.
La grande sœur.— Comment cela ?
Toto.— Tous mes frères et sœurs ont des vacances, et moi pas.
La grande sœur.— Et pourquoi donc n'as-tu pas de vacances ?
Toto.— Je ne vais pas encore à l'école.

AUX FLEURISTES



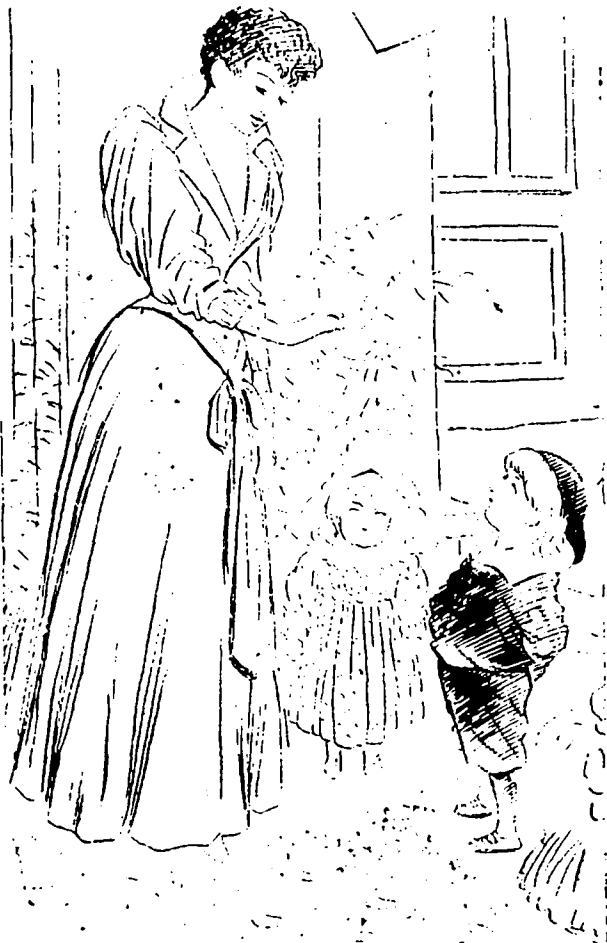
QUELQUES FLEURS DE NOTRE PATERRE.

IMPÉRATIF



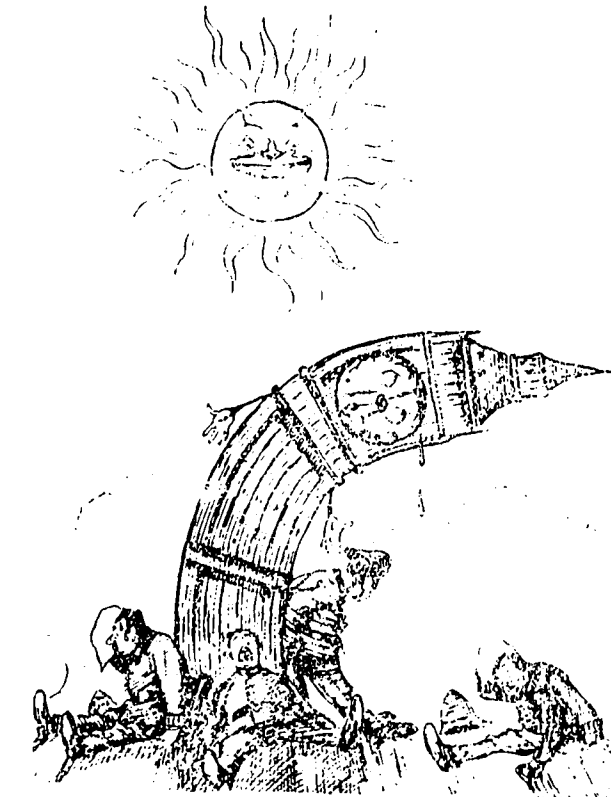
— Là ! Vers la mer !

DANS LA VOIE DES PROBABILITÉS



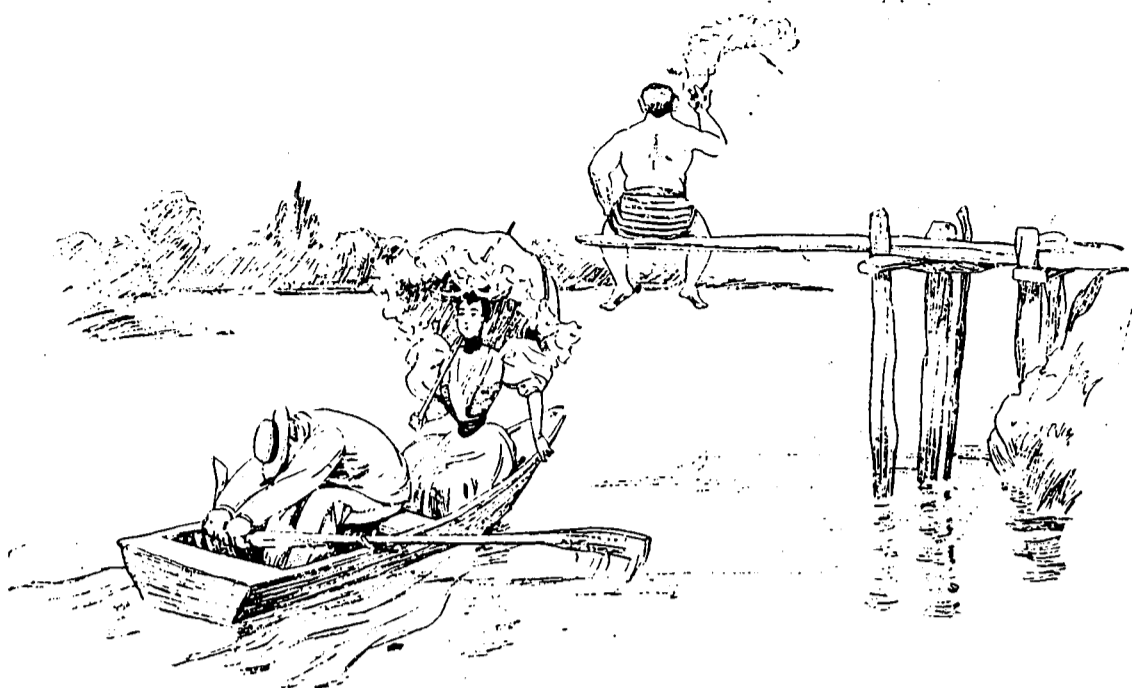
Toto.— Il nous est arrivé du ciel un nouveau petit frère hier soir.
Lili.— Juste quand le mien est parti pour le ciel. Je parie que c'est le même.

SANS PRÉCÉDENTS



— Quelle chaleur !

CHANGEMENT DE DÉCORS



I
Excursion charmante.

LA MAISON DU SULTAN

On a décrit les magnificences des tables royales et princières, mais rien n'égale en splendeur celle de l'empereur de Turquie.

Plus de six mille personnes font chaque jour leurs trois repas aux frais du sultan, dans le palais de Dolma-Bagtché, et ce n'est pas une petite affaire de bien graisser les rouages d'une pareille machine.

La tâche serait déjà compliquée si chacun mangeait à des heures régulières et des menus bien définis ; mais il faut toujours compter avec les caprices du maître ou de la moindre de ses favorites : or, si déraisonnable, si imprévue ou irréalisable que soit la requête, on entend toujours qu'elle soit satisfaite sur l'heure. Qu'un délai se produise, qu'une objection soit humblement présentée, aussitôt la disgrâce impériale s'appesantit sur la tête de l'employé responsable, et la disgrâce, quand elle ne signifie pas la perte de sa liberté, signifie toujours celle de sa place et souvent la confiscation de ses biens en Turquie, car l'une ne va guère sans l'autre.

Aussi le service du sultan est-il miraculeux et ne se trouve, pour ainsi dire, jamais en défaut. Chaque département est placé sous la direction d'un chef responsable et qui commande à toute une armée de serviteurs ou d'esclaves, lui-même hiérarchiquement soumis au trésorier. Il n'y a pas une seule femme dans ces administrations diverses. Celles qui sont employées au palais ont pour fonction unique le service personnel de leur maîtresse. Du reste, la division du travail est poussée si loin dans la maison impériale, que personne ne s'y donne grand mal, excepté le grand-chambellan et trésorier.

Le grand-chambellan est l'interprète attitré de toutes les volontés du maître : aussi doit-il rester nuit et jour à sa disposition. Quant au trésorier, en sa qualité de chef suprême de tous les services domestiques, il porte aussi un poids assez lourd sur ses larges épaules. Ses acheteurs seuls, chargés chacun d'une spécialité distincte, forment une véritable armée : l'un s'occupe, par exemple, des approvisionnements en poisson, et fournir du poisson, tous les jours, à six mille bouches n'est pas chose commune dans une capitale qui ne

possède pas de grand marché ; il faut donc que des escouades d'acheteurs parcourent une vingtaine de quartiers ou s'abouchent directement avec les pêcheurs, et chacun d'eux est accompagné de deux hommes pour transporter ses achats. Il faut, par semaine, environ dix tonnes de poisson frais pour le service du palais.

On y mange chaque jour dix-huit mille livres de pain au bas mot, car les Turcs en consomment une grande quantité. Des fours colossaux, établis en dehors de la demeure impériale (comme les cuisines d'ailleurs), cuisent tout ce pain. Un régiment de boulangers le pétrit, un autre le transporte au palais, un autre achète la farine et le combustible, que des caravanes de chameaux déchargent auprès du four. Le pain turc est très bien fait, très léger, excellent de tout point ; presque toujours il contient de la farine de seigle mêlée au froment.

Les plats destinés au sultan sont préparés par son cuisinier personnel, et personne autre ne doit y toucher. Les casseroles sont en or ou en argent

et scellées d'une bande de papier cachetée que le grand-chambellan brise en présence de sa Hauteesse, pour goûter de chaque mets, avant que le maître le porte à ses lèvres. Ces mets sont toujours présentés dans le récipient même même qui a servi pour le cuisson, à moins qu'il ne soit nécessaire d'employer un plat de terre, auquel cas il est fermé, pour la présentation, dans une sorte de cloche d'or qu'un esclave tient pendant que le sultan mange. Chaque plat constitue un service distinct, avec pain ou gâteau spécial, qu'un second esclave présente sur un plateau d'or. Il faut donc au moins deux esclaves par service, et ces services sont innombrables.

Habituellement, le sultan se place, pour manger, sur un divan voisin d'une fenêtre ouverte sur le Bosphore ; il est presque toujours en manches de chemise, et, quand il est repu, il a coutume de se renverser sur son divan pour fumer paisiblement sa pipe en sirotant des tasses de café : c'est ce qu'il appelle prendre son *kief*. Malheur à qui s'aviserait de le déranger à ce moment !

Jamais il ne se sert, en mangeant, ni d'assiette ni de fourchette ; il puise directement avec ses doigts, dans la casserole d'or ; tout au plus use-t-il d'une cuiller pour étendre des confitures sur son pain.

Quant à sa maison, elle mange à toute heure et quand cela convient à chacun : les petits employés sont servis sur un plateau, avec un gros quignon de pain ; les hauts fonctionnaires seuls ont droit aux gâteaux.

Pour subvenir à l'approvisionnement des cuisines en volailles, fruits et légumes, le sultan fait cultiver directement plusieurs grands domaines en Turquie d'Europe et Turquie d'Asie. Deux de ces domaines, celui de Tchachaldia et celui d'Ali-Bey-Kani, sont voisins de Constantinople ; ceux de Koutekoukchmedge et de Boyoukchoukmedge n'en sont pas très éloignés ; les autres sont de l'autre côté du Bosphore. On en tire la plus grande partie des grains et fourrages nécessaires



II
Catastrophe à l'horizon.

aux écuries impériales. Ces domaines ont été longtemps cultivés de force par des Bulgares qu'une sorte de conscription désignait pour ce service gratuit ; ils y passaient plusieurs mois de suite, enchaînés deux par deux et traités comme des animaux. Le sol de la Turquie est riche et fertile : aussi ces domaines produisent-ils d'énormes quantités de légumes, fruits, volailles, œufs, beurre et fromages, que des ânes et des bœufs apportent par tonnes au palais impérial. Le tabac qu'on y fume en provient aussi.

On ne cultive point de riz sur ces domaines : il faut donc l'acheter, pour la tonne pilaff indispensable chaque jour, avec six cents livres de sucre, autant de café, sans parler de la viande, des épices et du reste. Le riz et le mouton forment la base de l'alimentation chez les Turcs : il n'en faut pas moins au sultan, tous les jours, une tonne de bœuf et une demi-tonne de veau, sans préjudice du poisson, des pâtisseries, des fruits secs, etc.

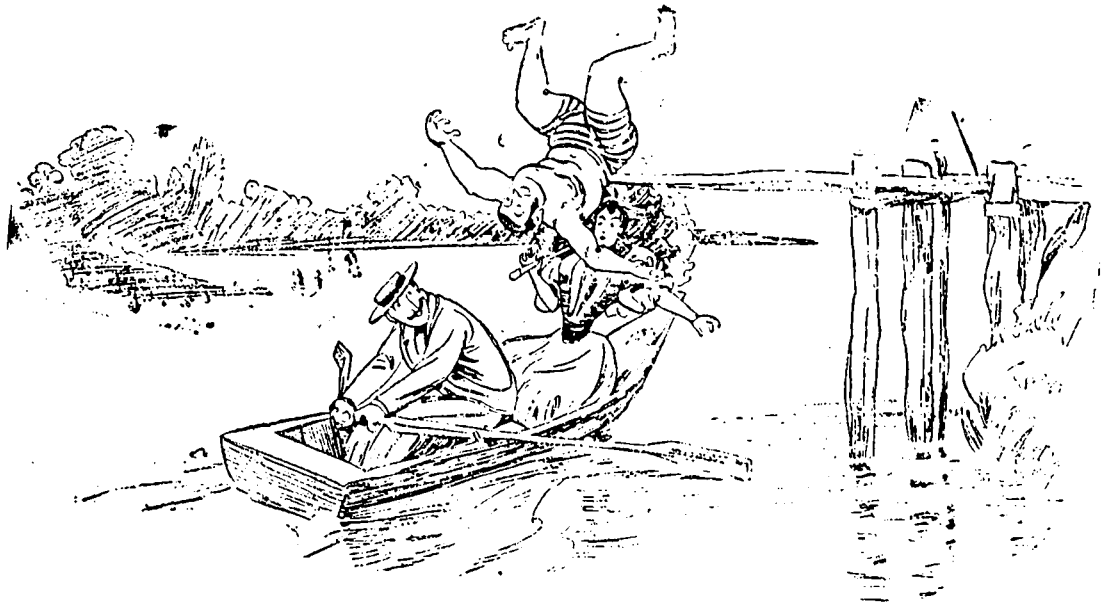
Toute l'eau nécessaire au service du palais est apportée en barriques, de Baïcos et Kanli-Karak, deux jolies sources qui s'écoulent dans le Bosphore, non loin de la mer Noire.

Rien n'est changé, d'ailleurs, dans les arrangements domestiques du palais s'il arrive que le maître le quitte pour une autre de ses résidences. Partout, il doit être constamment attendu à toute heure, et les choses prêtes en conséquence. S'il lui prend fantaisie d'arriver au beau milieu de la nuit, comme cela arrive souvent, il faut que cela ne surprenne personne et que ses moindres ordres soient exécutés sans délai. Pour la même raison, un cheval tout sellé et une voiture attelée doivent être constamment à sa disposition pour le cas où il voudrait changer de milieu. Son séjour de prédilection est Yildiz-Kiosk.

Il est à peine nécessaire de dire que tout cela comporte des gaspillages énormes et, chaque jour en vivres, des restes qui suffiraient à nourrir plusieurs centaines de familles. Les mendiants en ont une partie, et le surplus va aux chiens, dont les rues sont pleines. On estime que la dépense ordinaire de la maison du sultan, année commune, est comme suit : \$3,996,000.

Et très probablement ce total est encore au-dessous de la vérité, car il faut compter avec les fantaisies imprévues.

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$4.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.



III

La chute du colosse de Rhodes.

UN DÉSASTRE

Garlebeu arrive hier matin comme une bombe à la pharmacie.

—Vite, quelque chose pour me faire vomir.

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? demande le commis.

—Voilà ! J'étais parti pour la pêche avec des vers dans ma bouche, quand un de mes amis a voulu faire une farce en me frappant dans le dos. Il a été cause que je les ai avalés. Me les faut, ces vers pour aller pêcher.

LA PREMIÈRE BALLE PRUSSIENNE

—Quel est son nom ? C'est le douanier.

—Qu'est-il ? L'homme du devoir.

Un douanier, l'homme du devoir ? — Oui, lecteur, tu ne le savais pas. Eh bien, écoute. Tu ignores sans doute quel fut le premier soldat tué en 1870 par la balle prussienne. Je vais te le dire.

A un mille de Schreckling, village de l'arrondissement de Thionville, un poste de surveillance de la douane française existe. Une porte, deux lucarnes percées dans un mur en torchis, voilà l'aspect. Le toit est fait de vieilles tuiles. Le fond est le talus de la route.

Le 23 juillet 1870, peu après la déclaration de guerre, quinze uhlands à cheval vinrent pousser une reconnaissance jusqu'à ce petit poste. Il était quatre heures et demie du soir. Les douaniers Michel et Monty (fils), ce dernier âgé de dix-huit ans, alors demi-soldier, se trouvant en faction, tirent feu immédiatement. L'officier, un haupt-

mann, tomba mortellement frappé. Les uhlands, leur chef mort, regagnèrent la frontière prussienne, en criant à Michel sur un ton menaçant : —Nous reviendrons !

Le même jour, les douaniers de relève, Monty (père), âgé de cinquante-six ans, et Lejust, âgé de vingt, qui avaient remplacé dans leur service d'embuscade Michel et Monty (fils), se virent, à deux heures du matin, entourés par un fort peloton d'infanterie à casque à pointe. Ils venaient venger leur chef tombé la veille.

—C'est toi qui a tué notre officier ? dirent-ils à Monty en allemand.

—Non, répondit celui-ci.

—Comment, non ; nous verrons cela à Sarrolouis ; tu es prisonnier.

—Prisonnier ! jamais ! s'écria Monty.

Aussitôt, le soldat qui parlait et dont la carabine était baissée, fit feu. Le malheureux Monty tomba. Il avait le ventre ouvert et ses entrailles sortaient. Un des uhlands qui avait mis pied à terre, lui brisa le crâne à coup de crosse. Lejust n'eut pas le temps d'armer son mousqueton. Ce douanier de vingt ans fut criblé de dix-neuf blessures, dont les plus graves étaient cinq coups de feu : trois dans les jambes, deux au bras droit ; la poitrine traversée par deux coups de baïonnette et un coup de sabre sur la tête. Il tomba sur le corps de son camarade, mais sans perdre connaissance. Il eut la présence d'esprit de ne faire aucun mouvement, espérant passer pour mort, ce qui lui réussit à merveille.

Les uhlands eurent alors l'idée de détruire la cabane, et, à cet effet, ils déchargèrent leurs armes sur le petit bâtiment, qui s'écroula en partie.

Lejust, laissé pour mort sur le terrain, put néanmoins regagner Schreckling. Evacué ensuite sur Bouzonville, ce brave douanier y reçut les soins du docteur Régnier.

L'on peut dire que le premier soldat français tué en 1870 est le douanier Monty, et que le premier soldat blessé en 1870 est le douanier Lejust, aujourd'hui brigadier des douanes à Longwy. Ce serviteur attend encore sa récompense, c'est-à-dire la médaille militaire. Quand l'aura-t-il ? Je l'ignore. L'aura-t-il même un jour ? C'est pour moi un problème dont je ne puis, hélas ! donner la solution.

La mort de Monty a été sans retard enregistrée dans les journaux de l'époque. Le peuple s'arrachait ces feuilles reproduisant la mort héroïque du soldat douanier. Monty, comme tu le vois maintenant, lecteur, est donc le premier soldat français tué en 1870, sur le champ de bataille. Admire avec moi ce héros et sache que lorsque la patrie est en danger, le douanier sait aussi mourir pour elle.

J. CHEMINANT.

(Journal du Soldat).



IV

—Désolé ! Madame !

RECORD DE RASOIRS

Enfoncé le match de bicyclettes !

Un nouveau record, d'une originalité incontestable, vient de surgir : le record de rasoirs.

Comme tous les autres sports : le sport des Figaros est né en Angleterre. Un reporter de *Cassell's Saturday Journal*, qui vient d'assister à ce match d'un nouveau genre, chez un perruquier connu de Londres, nous raconte les péripéties de cette course vertigineuse des rasoirs.

Deux garçons coiffeurs, tout dernièrement, se disputaient l'honneur de raser leurs clients dans le plus court espace de temps. Il fut décidé qu'ils se mesureraient publiquement. Le match fut

joué et se livrèrent à une course d'une rapidité si effrénée, que le reporter s'attendait à chaque instant de voir un bout de nez ou d'oreille ensanglanter le plancher.

Pourtant aucun accident ne troubla cette course, et les deux rasés, de l'air rayonnant d'hommes qui l'ont échappé belle, vinrent montrer aux membres du Jury leurs mentons lisses et sans éraflures.

Pendant ce temps, deux autres volontaires prenaient leurs places.

Le match dura une heure et pendant ce temps le vainqueur avait rasé cinquante-trois mentons, et son rival seulement cinquante, à peu près une minute pour faire tomber une barbe.

donnerai à tout homme ou à toute femme qui me surpassera dans la rapidité de la tonsure, la médaille d'argent que j'ai gagnée dans un récent concours.

“ En outre, j'offre :

1o. Un prix de vingt-cinq mille livres sterling au compétiteur qui, dans le même espace de temps que moi, coupera les cheveux de douze clients et rasera vingt mentons, en se servant des deux mains :

2o. Un prix de cinquante livres à tout compétiteur qui, les yeux bandés, rasera dans le même espace de temps que moi la barbe à six clients ;

3o. Enfin un prix de cent livres à celui qui, la main gauche attachée derrière le dos, rasera

LE GUIGNON



En jouant des coudes pour arriver à la belle de la plage, le jeune Jolicœur a le malheur de rencontrer madame Taché d'huile qui le harponne jusqu'à ce que la jolie fille ait quitté l'endroit.

fixé pour neuf heures du soir.

L'assistance était nombreuse ; les deux opérateurs, le rasoir à la main, attendaient le signal. Deux chaises basses, placées sur une estrade, au fond de la chambre, étaient occupées par deux clients de bonne volonté, dont cependant l'air d'appréhension résignée rappelait celui des condamnés sous le rasoir de Monsieur de Paris.

Tout près des clients, deux apprentis, munis de brosses et de savon, étaient en train de préparer les mentons des patients pour la coupe des rasoirs. Quand une mousse onctueuse recouvrit le bas du visage d'une oreille à l'autre, le président du Jury donna le signal :

—Allez !

Aussitôt les deux rasoirs s'abattirent sur les

C'est déjà joli et cette célérité doit être particulièrement appréciée dans un pays où depuis longtemps *time is money*. Je doute fort que cette promptitude des barbiers soit goûtée chez nous où l'on a la magnanimité d'attendre trois quarts d'heure sous la pluie et la neige une correspondance d'omnibus.

Si remarquable que soit cette prouesse, elle a cependant été dépassée par les exploits du *champion barber*, qui est parvenu à raser soixante-dix-sept clients en cinquante-neuf minutes, cinquante-trois secondes. Pendant les quinze dernières minutes il a expédié vingt-trois mentons...

Grisé par ce succès, il lança au monde entier ce défi :

“ Moi, champion des barbiers de l'univers, je

dans le même espace de temps que moi dix mentons rien qu'avec la main droite.”

Il paraît que personne en Angleterre ne s'est senti de force pour répondre à cet appel. Mais comme le concours est international, le patriotisme aidant, le record de rasoirs, aura sans doute lieu, et nous aurons bientôt le plaisir d'apprendre quelle est la nation qui possède le plus intrépide raseur.

MICHEL DELINEX.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

ERREUR JUSTIFIABLE



Durand. — Ah ! Monsieur Smith, que j'envie votre sort, vivre ainsi en plein air, au milieu des parfums de la campagne ?

Smith. — Vous prenez sans doute, mon cher Durand, pour les parfums de la campagne ceux qu'exhale mon délicieux cigare "Nectar" ?

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XIV

DU FORT YOUKON A PORT-CLARENCE

(Suite)

La famille Cascabel était arrivée à un point où le fleuve fait un angle brusque en se rejetant vers le nord. On dut le remonter jusqu'au confluent du Co-Youkon, qui lui envoie ses eaux par deux branches tortueuses. Il fallut près d'une journée pour trouver une passe guéable que Kayette ne reconnut pas sans peine, car le niveau du courant s'était déjà élevé.

Cet affluent une fois franchi, la *Belle-Roulotte* reprit la direction du sud, et redescendit à travers une contrée assez accidentée jusqu'au fort de Noulato.

Ce poste, dont l'importance commerciale est grande, appartient à la Compagnie russe-américaine. C'est la factorerie la plus septentrionale qui ait été établie dans l'Ouest-Amérique, puisque, d'après les observations de Frédéric Whimper, elle est située par 64°42' de latitude et 155°36' de longitude.

En cette partie de la province alaskienne, il eût été difficile de se croire sous un parallèle aussi élevé. Le sol y est incontestablement plus fertile qu'aux environs du fort Youkon. Partout des arbres d'une belle venue, partout des prairies tapissées d'une herbe verdoyante, sans parler des vastes plaines que l'agriculteur pourrait cultiver avec profit, car un humus épais en recouvre le sol argileux. En outre, l'eau s'y répand largement, grâce aux dérivations de la rivière Noulato, qui coule vers le sud-ouest, et au réseau de ces creeks ou cargouts, qui s'étend vers le nord-est. Malgré cela, la production végétale y est réduite à quelques buissons, chargés de baies sauvages, abandonnés au seul caprice de la nature.

Voici quelles sont les dispositions du fort Noulato : autour des bâtiments, un circuit de palissades, défendu par deux tours, qu'il est interdit aux Indiens de franchir pendant la nuit, et même pendant le jour, s'ils sont nombreux ; à l'intérieur de l'enceinte, des cabanes, des hangars et des magasins en planches, avec fenêtres vitrées de vessies de phoques. On le voit, rien de plus rudimentaire que ces postes de l'extrême Nord-Amérique.

Là, M. Cascabel et les siens furent accueillis avec empressement. En ces endroits perdus du

nouveau continent, en dehors de toutes communications régulières, n'est-ce pas toujours plus qu'une distraction, n'est-ce pas un véritable sujet de réjouissance que l'arrivée de quelques visiteurs, et ne sont-ils pas toujours les bienvenus avec les nouvelles qu'ils apportent de si loin ?

Le fort Noulato était habité par une vingtaine d'employés, d'origine russe et américaine, qui se mirent à la disposition de la famille pour lui fournir tout ce dont elle avait besoin. Régulièrement ravitaillés par les soins de la Compagnie, ils trouvent encore des ressources pendant la belle saison, soit en chassant l'élan ou le renne, soit en pêchant dans les eaux du Youkon. Là abondent certains poissons, et plus spécialement le "nalima", plutôt réservé à l'alimentation des chiens, mais dont le foie n'est bien apprécié que de ceux qui s'en nourrissent d'habitude.

Il va de soi que les habitants de Noulato furent un peu surpris, lorsqu'ils virent arriver la *Belle-Roulotte*, et plus encore, lorsque M. Cascabel leur eut fait connaître son projet de retourner en Europe par la Sibérie. En vérité, il n'y a que ces Français pour ne douter de rien ! Quant à la première partie du voyage qui devait s'achever à Port-Clarence, ils affirmèrent qu'elle s'accomplirait sans obstacles et s'acheverait avant que les plaines de l'Alaska fussent saisies par les premiers froids.

Sur les conseils de M. Serge, on résolut de faire acquisition de quelques-uns des objets nécessaires à la traversée des steppes. Avant tout, il y avait lieu de se procurer plusieurs paires de ces lunettes, qui sont indispensables, lorsqu'on doit franchir les espaces blanchis par l'hiver. Moyennant quelques verroteries, les Indiens consentirent à en vendre une douzaine. Ce n'étaient que des lunettes de bois, sans verres, ou plutôt, des oillères qui enveloppent l'œil en ne laissant passer le regard que par une étroite fente. Cela suffit pour se diriger sans trop de peine, en empêchant les ophtalmies que provoquerait inévitablement la réverbération des neiges. Tout le personnel essaya ces oillères et put constater qu'il lui serait facile de s'y habituer.

Après cet appareil préservatif de la vue, il fallut songer aux chaussures, car on ne se promène pas avec des bottines ou des souliers fins à travers les steppes soumises aux intempéries sibériennes.

Le magasin de Noulato fournit plusieurs paires de bottes en peau de phoque — de celles qui sont le mieux appropriées à ces longs voyages sur un sol glacé, et qui sont rendues imperméables par une couche de graisse.

Ce qui amena M. Cascabel à faire sentencieusement cette très juste observation :

" Il y a toujours avantage à se vêtir comme le sont les animaux des pays par où l'on passe ! Puisque la Sibérie est le pays des phoques, habillons-nous en phoques.

— En phoques à lunettes ! " répondit Sandre, dont la répartie reçut l'approbation paternelle.

La famille resta deux jours au fort de Noulato, deux jours qui suffirent à reposer son courageux attelage. Il lui tardait d'arriver à Port-Clarence. La *Belle-Roulotte* se mit en marche le 21 août, au soleil levant, et, à partir de ce point, abandonna définitivement la rive droite du grand fleuve.

Le Youkon s'infléchissait très franchement vers le sud-ouest, pour aller se jeter dans le golfe de Norton. A continuer d'en suivre le cours, le chemin se fût allongé sans profit, puisque son embouchure s'ouvre au-dessous du détroit de Behring. De là, il aurait fallu remonter vers Port-Clarence en côtoyant un littoral coupé de fiords, d'anses, de criques, où Gladiateur et Vermont se seraient inutilement fatigués.

Déjà le froid se faisait plus vivement sentir. Si les rayons du soleil, très obliques, donnaient encore une large lumière, ils donnaient peu de chaleur. D'épais nuages, formant une masse grisâtre, menaçaient de se résoudre en neige. Le petit gibier se faisait rare, et les oiseaux migrateurs commençaient à s'enfuir afin de chercher au sud de plus doux hiversages.

Jusqu'à ce jour — résultat dont il fallait hautement se féliciter — M. Cascabel et les siens n'avaient point été trop éprouvés par les fatigues de

la route. En vérité, il fallait qu'ils fussent doués d'une santé de fer — ce qui était évidemment dû à leur vie errante, à leur habitude de se faire à tous les climats, à cette solidité de constitution que donnent les exercices corporels. Il y avait par suite lieu d'espérer qu'ils arriveraient tous sains et saufs à Port-Clarence.

Et il en fut ainsi à la date du 5 septembre, après cinq cents lieues parcourues depuis Sitka, et près de onze cents depuis Sacramento — soit dix-sept cents lieues faites, en sept mois, à travers l'Ouest-Amérique.

XV

PORT-CLARENCE

Port-Clarence est le port le plus avancé vers le nord-ouest que l'Amérique septentrionale possède sur le détroit de Behring. Situé au sud du cap du Prince-de-Galles, il se creuse dans la partie du littoral, où se dessine le nez de cette figure dont le profil est représenté par la côte alaskienne. Ce port présente un excellent mouillage, très apprécié des navigateurs, et, plus particulièrement, de ces baleiniers dont les navires vont chercher fortune dans les mers arctiques.

La *Belle-Roulotte* était venue camper près de la berge intérieure du port, près de l'embouchure d'une petite rivière, à l'écarter de hautes roches, couronnées par un massif de maigres bouleaux. Là devait se faire la plus longue halte de tout le voyage. Là se prolongerait le repos de la petite troupe — un repos forcé que commandait l'état du détroit, dont la surface n'était pas encore solidifiée à cette époque de l'année.

Inutile d'ajouter que la voiture n'aurait pu le franchir à bord de ces embarcations qui font le service de Port-Clarence, lesquelles ne sont que des canots de pêche d'un très faible tonnage. Il fallait s'en tenir au projet de gagner la côte asiatique lorsque la mer serait changée en un immense ice-field.

Cette longue halte n'était pas à regretter au moment d'entreprendre la seconde partie de ce voyage, où commenceraient véritablement les difficultés physiques, la lutte contre le froid, contre les tempêtes de neige, — du moins tant que la *Belle-Roulotte* n'aurait pas atteint ces territoires plus abordables de la Sibérie méridionale. Jusque-là, il y aurait quelques semaines, peut-être quelques mois, très rudes à passer, et on ne pouvait que se féliciter d'avoir le temps de compléter les préparatifs en vue d'un si pénible cheminement. En effet, si certains objets avaient pu être achetés chez les Indiens du fort Noulato, d'autres manquaient encore, dont M. Cascabel comptait faire acquisition soit chez les négociants, soit chez les indigènes de Port-Clarence.

Il résulte de là que son personnel éprouva une réelle satisfaction lorsqu'il prononça sa phrase bien connue :

" En place !... Repos ! "

Et ce commandement, toujours favorablement accueilli pendant les marches militaires, fut aussitôt suivi de cet autre, jeté à pleine voix par le jeune Sandre :

" Rompez les rangs ! "

Et si les rangs furent rompus, on peut le croire. Ainsi qu'on l'imagine, l'arrivée de la *Belle-Roulotte* à Port-Clarence ne devait point passer inaperçue. Jamais pareille machine ambulante ne s'était aventurée si loin, puisqu'elle avait atteint les confins même de l'Amérique septentrionale. Pour la première fois, des saltimbanques français apparaissaient aux regards émerveillés des indigènes.

Il y avait alors à Port-Clarence, en dehors de sa population habituelle, d'Esquimaux et de négociants russes. C'étaient ceux, qui, depuis l'annexion de l'Alaska aux États-Unis, avaient reçu ordre de repasser le détroit pour regagner soit la presqu'île de Tchoukhtchis sur la côte asiatique, soit Pétrôpavlovk, la capitale du Kamchatka. Ces agents se joignirent à toute la population pour faire bon accueil à la famille Cascabel, et il faut constater que la réception des Esquimaux fut particulièrement très cordiale.

C'étaient ces mêmes Esquimaux que, douze ans

plus tard, le célèbre navigateur Nordenskiöld devait rencontrer en ces parages, lors de cette audacieuse campagne dans laquelle il découvrit le passage du nord-est. A cette époque, quelques-uns de ces indigènes étaient armés de revolvers et de fusils à tir rapide, premiers dons de la civilisation américaine.

Comme la saison d'été était à peine terminée, les naturels de Port-Clarence n'avaient pas encore réintégré leurs habitations d'hiver. Ils s'étaient établis sous de petites tentes, élégamment dressées, faites d'épaisses toiles de coton à vifs bariolages, et consolidées par des tresses d'herbes. A l'intérieur se trouvaient nombre d'ustensiles fabriqués avec des noix de coco.

Et Clou-de-Girofle, lorsqu'il vit pour la première fois ces ustensiles, se s'écrier :

— Ah ça ! mais il pousse donc des cocotiers dans les forêts de l'Esquimaudie...

— A moins... lui répondit M. Serge, que ces noix aient été apportées des îles du Pacifique et échangées par les baleiniers qui font relâche à Port-Clarence !

Et M. Serge avait raison. Du reste, les rapports des Américains et des indigènes étaient déjà très suivis à cette époque. Il s'opérait entre eux une fusion tout à l'avantage du développement de la race esquimaude.

A ce propos, il faut faire observer, ainsi qu'on le verra plus tard, qu'il n'existe aucune conformité de type ni de mœurs entre les Esquimaux d'origine américaine et les indigènes de la Sibirie asiatique. Ces tribus alaskiennes ne comprennent même pas la langue qui se parle à l'ouest du détroit de Behring. Mais, leur idiome étant très mélangé de mots anglais et russes, il n'était pas trop difficile de converser avec eux.

Il s'ensuit que, dès les premiers jours de son installation, la famille Cascabel voulut se mettre en rapport avec les indigènes disséminés autour de Port-Clarence. Ayant été hospitalièrement reçue dans les tentes de ces braves gens, elle n'hésita point à leur ouvrir les portes de la *Belle-Roulotte*, — ce dont personne n'eut à se repentir.

Ces Esquimaux sont, d'ailleurs, beaucoup plus civilisés que le public ne le croit généralement. On se les figure comme des sortes de plioques de l'espèce parlante, des amphibiens à face humaine, à en juger par les vêtements qu'ils ont l'habitude de porter, surtout pendant la saison d'hiver. Il n'en est rien, et, à Port-Clarence, les représentants de la race esquimaude ne sont ni répugnants à voir ni désagréables à fréquenter. Quelques-uns poussent même le respect de la mode jusqu'à s'habiller presque à l'euro péenne. La plupart obéissent à une certaine coquetterie, qui admet l'ajustement en peau de renne ou de phoque, le "pask" en fourrure de marmotte, le tatouage de la figure, c'est-à-dire quelques légères traces de dessins appliquées sur le menton. Les hommes ont la barbe courte et rare ; au coin des lèvres, trois trous, percés avec art, leur permettent d'y suspendre de petits anneaux en os sculpté, et le cartilage de leur nez reçoit aussi aussi quelques ornements de ce genre.

En somme, les Esquimaux qui vinrent rendre leurs devoirs à la famille Cascabel n'avaient point un fâcheux aspect, — cet aspect que présentent trop souvent les Samoyèdes ou autres indigènes du littoral asiatique. Les jeunes filles portaient à leurs oreilles des rubans de perles, à leurs bras des bracelets de fer ou de cuivre assez finement travaillés.

Il faut également noter que c'étaient d'honnêtes gens, pleins de bonne foi dans les transactions, bien que marchandant et quémandant à l'excès. En résumé, reprocher ce défaut aux naturels des régions arctiques, ce serait se montrer sévère.

La plus parfaite égalité règne parmi eux. Ils n'ont pas même de chefs de clan. Quant à leur religion, c'est le paganisme. Ils adorent, en fait à divinités, des poteaux à figures sculptées et peintes en rouge, qui représentent diverses sortes d'oiseaux dont les ailes se déploient largement en éventails. Ils ont des mœurs pures, un sentiment très développé de la famille, le respect des pères et mères, l'amour des enfants, la vénération des morts, dont les cadavres, exposés en plein air,

sont habillés de vêtements de fête, ayant près d'eux armes et cayak.

Les Cascabel se plaisaient beaucoup à ces promenades quotidiennes qu'ils faisaient aux environs de Port-Clarence. Souvent aussi, ils allaient visiter une ancienne huilerie, de fondation américaine, qui fonctionnait encore à cette époque.

Le pays n'est pas dépourvu d'arbres, ni le sol de végétation, aspect très différent de celui que présente la presqu'île des Tchoukotchis, de l'autre côté du détroit. Cela tient à ce que, le long de la côte du Nouveau-Continent, monte un courant chaud, venu des brûlants parages du Pacifique, tandis que, le long du littoral sibérien, descend un courant froid, puisé au bassin des mers boréales.

Il va sans dire que M. Cascabel n'avait point l'intention de donner des représentations aux indigènes de Port-Clarence. Il se déliait et pour cause. Jugez donc, s'il s'était trouvé parmi eux des acrobates, des jongleurs, des clowns, aussi remarquables que chez les Indiens du fort Youkon ! Mieux valait ne pas risquer de compromettre une seconde fois la réputation de la famille.

En attendant, les jours s'écoulaient, et, en réalité, c'était plus qu'il n'était nécessaire pour le repos de la petite troupe. Certainement, après une semaine de halte à Port-Clarence, tous auraient été en état d'affronter les fatigues d'un voyage en terre sibérienne.

Mais le détroit était toujours interdit à la *Belle-Roulotte*. A la fin de septembre, et sous cette latitude, si la température était déjà au-dessous du zéro centigrade en moyenne, le bras de mer qui sépare l'Asie de l'Amérique n'était pas encore pris. Il passait de nombreux glaçons, formés au large sur les limites du bassin de Behring, et qui remontaient vers le nord, en prolongeant la côte alaskienne sous l'action de ce courant venu du Pacifique. Mais il fallait attendre que ces glaçons se fussent solidifiés, puis agglomérés, de manière à ne plus offrir qu'un immense ice-field, immobile et "carrossable" entre les deux continents.

Il était évident que, sur cette couche glacée devenue assez résistante pour qu'il y pût passer un convoi d'artillerie, la *Belle-Roulotte* et son personnel ne courraient aucun risque. Ce n'était d'ailleurs qu'un trajet d'une vingtaine de lieues dans la partie la plus resserrée du détroit, comprise entre le cap du Prince-de-Galles, un peu au-dessus de Port-Clarence et le petit port de Numana, situé sur la côte sibérienne.

— Diable ! dit un jour M. Cascabel, il est vraiment fâcheux que les Américains n'aient pas construit un pont.

— Un pont de vingt lieues ! s'écria Sandre.

— Et pourquoi pas ? fit observer Jean. Il pourrait s'appuyer au milieu du détroit sur l'îlot Diomède.

— Ce ne serait pas impossible, répondit M. Serge, et il est permis de croire que cela se fera un jour, comme tout ce que peut faire l'intelligence de l'homme.

— On se propose bien de jeter un pont au-dessus du Pas-de-Calais, dit Jean.

— Tu as raison, mon ami, répondit M. Serge. Pourtant, convenons-en, le pont du détroit de Behring serait moins utile que le pont de Calais à Douvres. Positivement, il ne ferait pas ses frais !

— S'il était peu utile pour les voyageurs en général, reprit Cornélia, il le serait pour nous, du moins...

— Eh ! j'y pense ! répliqua M. Cascabel. Mais, pendant les deux tiers de l'année il existe, notre pont, un pont de glace, aussi solide que n'importe quel pont de pierre ou de fer ! C'est dame Nature qui le reconstruit tous les ans, après la débâcle, et elle ne demande pas de péage !

Il disait vrai, M. Cascabel, avec son habitude de prendre les choses par leur bon côté. Pourquoi un pont qui coûterait des millions, quand il suffisait d'attendre le moment favorable pour que le passage fût assuré aux piétons comme aux voitures ?

En effet, cela ne pouvait plus tarder. Il ne fallait qu'un peu de patience.

Vers le 7 octobre, il fut constant que la période d'hivernage était définitivement établie sous

cette haute latitude. Il neigeait fréquemment. Toute trace de végétation avait disparu. Les rares arbres du littoral, dépouillés de leurs dernières feuilles, étaient chargés de givre. On ne voyait plus rien de ces maigres plantes de ces contrées boréales, dont les espèces sont si voisines de celles de la Scandinavie, ni aucune de ces linaires, qui composent en grande partie l'herbier de la flore arctique.

Toutefois, si les glaçons dérivait toujours à travers le détroit, tant le courant est rapide, ils s'accroissaient en largeur et en épaisseur. De même qu'il suffit d'un grand coup de feu pour opérer la soudure des métaux, il suffirait ici d'un grand coup de froid pour souder les morceaux de l'ice-field. On pouvait l'attendre d'un jour à l'autre.

Et pourtant, si la famille Cascabel avait hâte que le détroit fût praticable et lui permit de quitter Port-Clarence, si ce devait être une joie de mettre enfin le pied sur l'ancien continent, cette joie ne laissait pas d'être mêlée d'amertume. Ce serait l'heure de la séparation. On abandonnerait l'Alaska, sans doute, mais M. Serge resterait dans ce pays, puisqu'il n'était pas question qu'il allât plus loin vers l'ouest. Et, après l'hiver, il reprendrait ses excursions à travers cette partie de l'Amérique dont il voulait achever l'exploration, en visitant ces territoires situés au nord du Youkon et au delà des montagnes.

Séparation cruelle pour les uns comme pour les autres, car tous étaient liés, non seulement par la sympathie, mais aussi par une amitié très étroite !

Le plus attristé, on le devine, c'était Jean. Pouvait-il oublier que M. Serge emmènerait Kayette avec lui ? Et n'était-ce pas l'intérêt de la jeune Indienne, que son avenir fût remis entre les mains de son nouveau père ? A qui pouvait-elle être mieux confiée qu'à M. Serge ; Il en avait fait sa fille adoptive, il la conduirait en Europe, il la ferait instruire, il lui assurerait une situation qu'elle ne trouverait jamais dans une famille de pauvres saltimbanques. En présence de tels avantages, eût-il été permis d'hésiter ? Non, certes ! et Jean était le premier à le reconnaître. Malgré cela, il n'en éprouvait pas moins une peine que trahissait sa tristesse croissante. Comment aurait-il eu la force de se maîtriser ? Se séparer de Kayette, ne plus la voir, ne plus la revoir même, lorsqu'elle serait si loin de lui matériellement et moralement, quand elle aurait pris place dans la propre famille de M. Serge, perdre cette douce habitude qu'ils avaient pris de causer ensemble, de travailler ensemble, d'être toujours l'un près de l'autre, c'était désespérant.

D'autre part, si Jean était très malheureux, son père, sa mère, son frère et sa sœur, profondément attachés à Kayette, ne pouvaient se faire à l'idée de s'éloigner d'elle, non plus que de M. Serge. Ils auraient donné "gros", comme disait M. Cascabel, pour que M. Serge consente à les accompagner jusqu'au terme de leur voyage. Ce seraient encore quelques mois à passer près de lui, puis... ensuite... on verrait...

Il a été dit que les habitants de Port-Clarence avaient pris cette famille en grande affection. Ils ne voyaient pas sans appréhension s'approcher le moment où elle se hasarderait à travers les steppes, exposée à de très réels dangers. Mais s'ils montraient de la sympathie à ces Français, venus de si loin et qui s'en allaient si loin, quelques-uns des Russes, récemment arrivés au détroit, étaient portés à observer le personnel de la troupe et, plus particulièrement, M. Serge dans un intérêt tout différent.

On ne l'a point oublié, il se trouvait alors à Port-Clarence, un certain nombre de ces fonctionnaires que l'annexion de l'Alaska obligeait à réintégrer les territoires sibériens.

Parmi ces agents, il y en avait deux qui avaient été chargés d'une mission toute spéciale sur les territoires américains soumis à l'administration moscovite. Elle consistait à veiller sur les réfugiés politiques, auxquels la Nouvelle-Bretagne donnait asile, et qui pouvaient être tentés de franchir la frontière alaskienne. Or, ce Russe, devenu le compagnon et l'hôte d'une famille de saltimbanques, ce M. Serge qui s'arrêtait précisément aux limites de l'Empire du Czar, leur avait

paru quelque peu suspect. Aussi ne le perdaient-ils pas de vue, toutefois avec assez de prudence pour n'en rien laisser paraître.

M. Serge ne se doutait point, par conséquent, qu'il fût l'objet de certains soupçons. Lui, également, n'appréhendait que la séparation prochaine. Était-il combattu entre l'idée de reprendre son excursion à travers l'Ouest-Amérique, ou songeait-il à y renoncer pour suivre ses nouveaux amis jusqu'en Europe? Il eût été difficile de le dire. Cependant, le voyant assez préoccupé, M. Cascabel résolut de provoquer une explication à ce sujet.

Un soir, le 11 octobre, après souper, s'adressant à M. Serge, M. Cascabel dit, comme si c'était chose nouvelle :

— « A propos, monsieur Serge, vous savez que nous allons bientôt partir pour votre pays ? »

— Sans doute, mes amis... Cela est convenu...

— Oui!... Nous allons en Russie... et, justement, nous passerons par Perm... où demeure votre père, si je ne me trompe...

— Et ce n'est pas sans regret et sans envie que je vous vois partir !

— Monsieur Serge, dit Cornélia, est-ce que vous comptez rester longtemps encore en Amérique ?

— Longtemps?... Je ne sais trop...

— Et, lorsque vous reviendrez en Europe, quel chemin prendrez-vous ?

— Le chemin du Far-West... Mon exploration me ramènera infailliblement vers New-York, et c'est là que je m'embarquerai... avec Kayette...

— Avec Kayette! murmura Jean, en regardant la jeune Indienne qui baissait la tête.

Il y eut quelques instants de silence. Puis, M. Cascabel reprit d'une voix hésitante :

— Voyons, monsieur Serge... je vais me permettre de vous faire une proposition... Oh! je sais bien que ce sera très pénible de traverser cette grande diablerie de Sibérie!... Mais enfin, avec du courage et de la volonté...

— Mon ami, répondit M. Serge, croyez bien que ni les dangers ni les fatigues ne m'effrayent, et je les partagerais volontiers avec vous, si...

— Pourquoi n'achèverions-nous pas le voyage ensemble? demanda Cornélia.

— Que ce serait gentil! ajouta Sandre.

(A suivre.)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 50 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épiciers pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 13 Août

APRES-MIDI ET SOIR

GRANDE PRODUCTION RÉALISTIQUE

"SHE"

DE A. Y. PEARSON

Représentée dans tous ses détails tel qu'annoncé, et complètement remis à neuf.

Prix populaires : 10, 20, 30 cents.

Semaine suivante : Première fois à Montréal, "THE POWER OF GOLD".

EDEN

MUSÉE ET THEATRE

FRANK C. THAYER, GÉRANT

206 RUE SAINT-LAURENT

(Bâtisse du Monument National)

OMBRES CHINOISES
MORAISE LE CHANTEUR * * *
COMEDIE VAUDEVILLE

* * *

MORT DE CARNOT
CASIMIR PERIER
SANTO

LA FEMME SANS CORPS

* * * En préparation, l'EXÉCUTION DE SANTO sur une véritable guillotine.

Un succès immense et des Illusions nombreuses tout à fait nouvelles

VENEZ RIRE

Prix d'entrée au Théâtre) 10 cts.
ou au Musée)

MUSEE OUVERT LES DIMANCHES DE 2 A 10 HEURES P.M.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES

APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amhorat se rendent à la porte du Parc.

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL
juillet 7-94

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 4 août 1894

35,703

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

ARTICLE RECHERCHÉ



De La Vieillesse, engageant un cocher.—Que faisiez-vous en Angleterre? L'émigrant.—J'étais au service du Prince de Galles.
De La Vieillesse.—Vous viendrez dîner au club avec moi, ce soir.

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU

No 516 RUE CRAIG

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes rollé in. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

50 ANS EN USAGE !

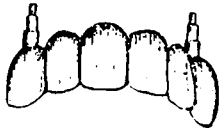
**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 91



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.
av. 1 95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTRÉAL.

J. W. BLANCHET
MARCHAND

1013 RUE NOTRE-DAME
Tient constamment en main un assortiment de
Merceries

pour hommes, des plus complets, et dans les derniers
styles.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre,
dans le plus court délai. T.É. 14-11 1935

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1937. MONTRÉAL
avril 7 95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage
Constamment en main les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Latte, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 95

T. A. DUCHARME
AGENT GÉNÉRAL

Immubles, Prêts, Placements et Assurances
No 15 RUE SAINT-JACQUES
Résidence: 113 RUE ROY MONTRÉAL

INUTILE POUR SON GENRE D'AFFAIRES



La dame.—Prenez toujours ce vieux pantalon.
Le tramp.—Il pêche par la base, madame; et je dois vous avouer que je n'ai jamais encore été battu à rester assis.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des États-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

Chacun les proclament
les MEILLEURES et
les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE
ODEUR.

LE NOM SEUL EST
UNE GARANTIE !

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil 95

The Pirimite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire
ESTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries,
de cours, de bassins, d'entrées de
parterres à l'épreuve du froid),
et Planchers imitation
mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life
— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTRÉAL (Limitée), 81 et 89 rue St-Jacques.